

Numéro

Troncy, Éric: *Point de vue*

September 2022



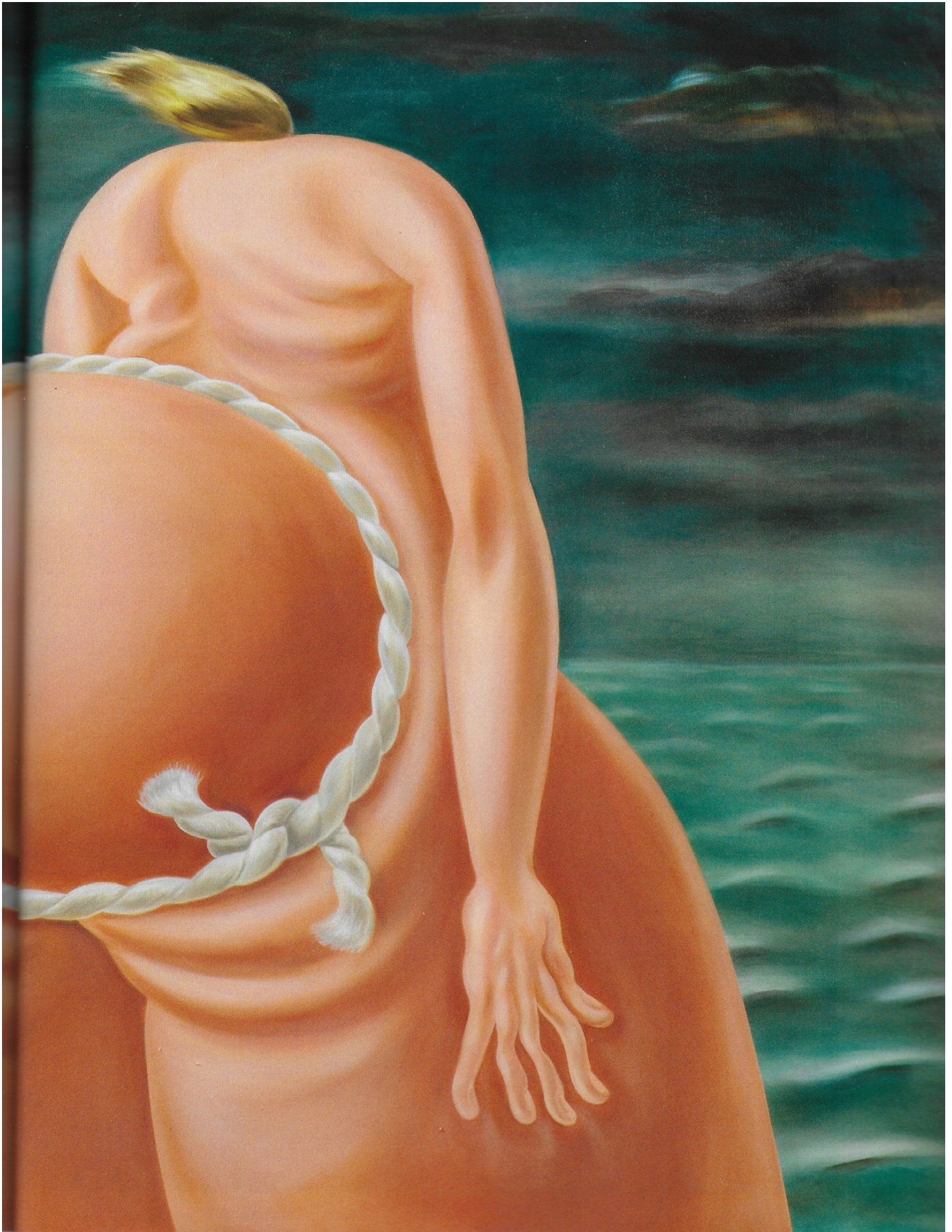
Point de vue

CORPS REBELLES

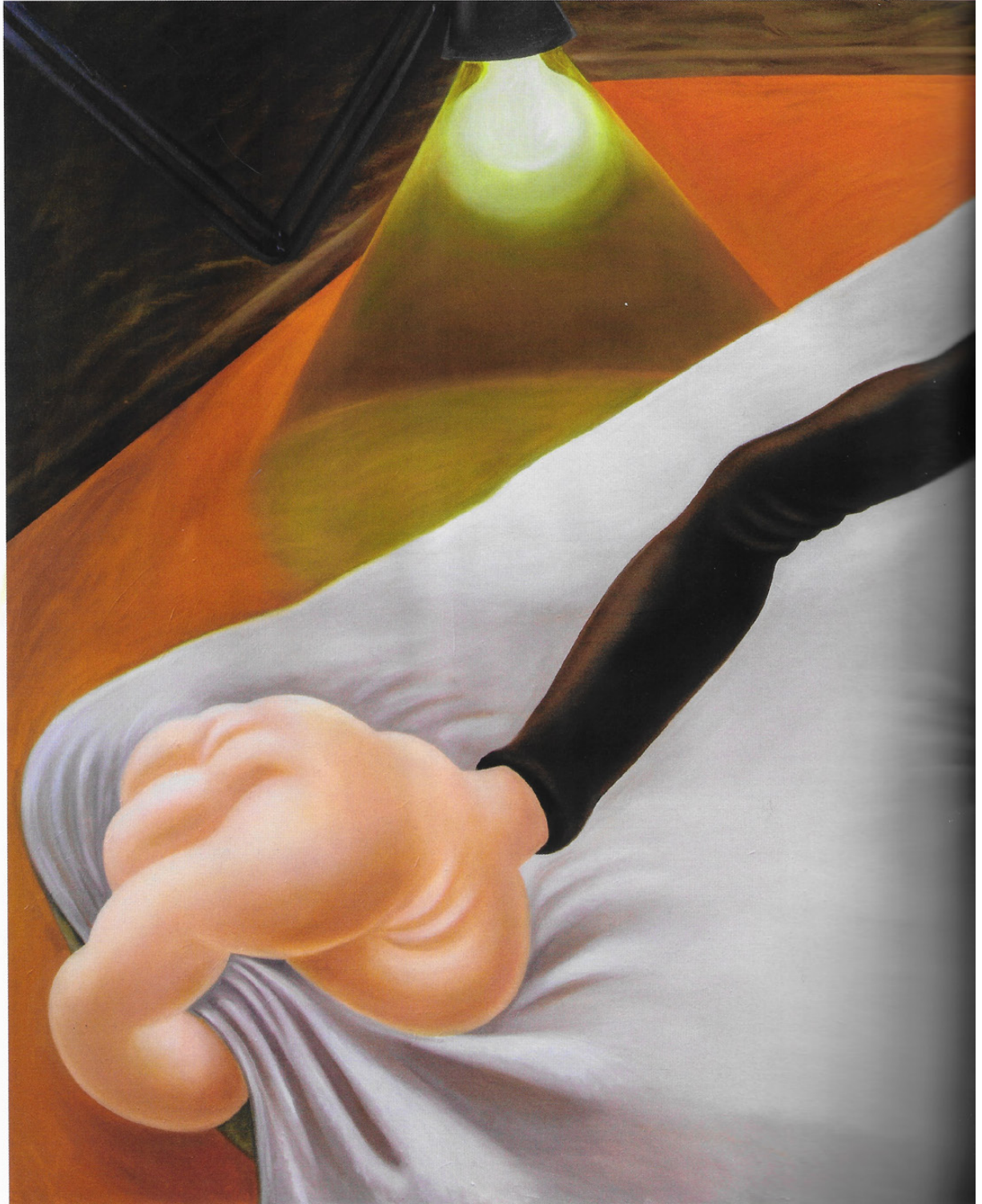
Exposée notamment à la Biennale de Venise, Louise Bonnet s'approprie la prestigieuse peinture à l'huile pour peindre des êtres, souvent privés de tête, dans des positions triviales, usant de références à la bande dessinée la plus crue. Une peinture qui interroge la place du corps dans notre société de l'image.

Louise Bonnet/courtesy of Galerie Max Hetzler Berlin, Paris, Londres. Photo : Joshua White





Point de vue – Louise Bonnet



Louise Bonnet/courtesy of Galerie Max Hetzler Berlin, Paris, Londres. Photo : Joshua White



Orange Interior (2019) de Louise Bonnet. Huile sur lin, 182,9 x 304,8 cm.

Point de vue – Louise Bonnet

Par Éric Troncy

Elle ressemble à un mélange de Jennifer Aniston et de Kim Gordon : de l'une, elle a la dégaine rock, les yeux charbonneux et l'incroyable prestance, de l'autre, la bienveillance et ce petit je-ne-sais-quoi de ceux qui en ont vu d'autres et ont tout traversé avec humour – et succès. Est-ce parce que son visage est si expressif et fascinant que les personnages de ses peintures n'en ont presque jamais ? En un peu plus d'une année en tout cas, Louise Bonnet, qui vit à Los Angeles, n'a pas ménagé ses efforts : une formidable exposition à la Galerie Max Hetzler à Paris, une chez Gagolian à Hong Kong, une à la Galerie Nino Mier à Los Angeles, et une participation hautement remarquée à la 59^e Biennale d'art de Venise.

Dans l'ancienne corderie de l'Arsenal, à Venise, où se tient une grande partie de la Biennale, intitulée cette année *The Milk of Dreams* (tout un programme !), l'œuvre de Louise Bonnet, 52 ans, ne passe pas inaperçue. Intitulée *Pisser Triptych*, cette peinture de plus de sept mètres de longueur et deux mètres de hauteur, frappe moins par ses proportions que par son classicisme : une huile sur toile (l'une des seules de l'Arsenal) composée de trois panneaux ajustés (un horizontal au centre, flanqué de deux panneaux verticaux de chaque côté) qui évoque les retables de la peinture religieuse européenne des XII^e et XIII^e siècles. Surtout – et la différence flagrante avec le reste de l'exposition tient en cela – on y repère sans détour une inscription dans l'histoire de la peinture telle que nous la connaissions jusque récemment, une volonté de s'inscrire dans cette histoire et de la prolonger en en respectant les principes et les traditions. Le sujet peut intriguer : sur le large panneau central, un personnage féminin accroupi est en train d'uriner, enfin c'est ce à quoi on pense face au cône jaune qui s'échappe de son sexe. La peinture, en effet, est dédiée aux "fluides", et Louise Bonnet précise : *"Dans l'art, l'urine est utilisée de façon intéressante. Au MET, un tableau de Lorenzo Lotto, Vénus et Cupidon (1520), montre Cupidon en train d'uriner sur Vénus. Ce tableau fut offert, je crois,*

comme cadeau de mariage destiné à porter bonheur en vue d'une grossesse. À Assise, dans la basilique Saint-François-d'Assise, il existe aussi, par exemple, une fresque montrant un ange urinant sur un Christ en croix. Je présume donc que ce doit être une bonne chose. Dans mes peintures, je m'intéresse beaucoup au thème de la honte et à celui du corps, et les fonctions corporelles sont des sources de honte et d'humiliation supplémentaires."

À l'issue de la Biennale de Venise (qui s'achèvera en novembre 2022), l'œuvre rejoindra les collections du Moderna Museet de Stockholm. Durant l'été, elle a en effet été acquise par le fonds The American Friends of the Moderna Museet, qui en a fait don au musée. *"C'est un immense honneur de voir mon travail intégrer la prestigieuse collection du Moderna Museet, qui contient plusieurs œuvres clés, séminales dans ma propre conception de l'art, notamment Paradis de Niki de Saint Phalle, L'Énigme de Guillaume Tell de Salvador Dalí et Janus Fleuri de Louise Bourgeois"*, a déclaré Louise Bonnet à l'annonce de cette nouvelle.

Née en Suisse en 1970, elle a étudié le design graphique à la Haute École d'art et de design (HEAD) de Genève, avant de partir pour Los Angeles en 1994, où elle est toujours restée. *"À mon arrivée, c'est l'esthétique branchée de la ville qui m'a frappée. À cette époque, j'étais totalement ignorante du monde de l'art."* Elle eut une carrière de businesswoman, et fonda en 2000 la marque de cosmétiques Poole, qui fit un tabac avec ses *"modes d'emploi spécial idiots"* : des tutos photo reproduits sur les emballages, mettant en scène Melissa Auf der Maur (l'ancienne bassiste du groupe Hole). En 2004, elle épousa Adam Silverman, lui aussi businessman *"de la hype"*, un architecte qui créa une marque de streetwear (X-Large) en 1991. Mais après les attentats du 11 septembre 2001, tous deux firent un virage à 180 degrés. Ils quittèrent leurs conjoints respectifs, se réunirent, prirent leurs distances avec leurs business. Elle devint peintre, il devint potier. Ironie du sort ? *"Je crois que ma mère est l'une des seules*

personnes que je connaisse à ne pas s'être mise à la poterie dans les seventies", dit-elle, annonçant des parents hippies (pas de télévision, vacances nudistes, vêtements tricotés main par maman et découverte brutale qu'un "ensemble en tricot marron" n'est pas si cool que ça quand on a 12 ans), mais mettant aussi les choses en perspective : "Nous vivions dans la banlieue de Genève. À quel point peut-on être hippie, ici ?"

À la fin des années 2000, Louise Bonnet, peintre, peignait à l'acrylique, et bien qu'elle ait exposé régulièrement entre 2008 et 2013, difficile d'avoir une idée de ce à quoi ressemblaient ses peintures. L'histoire veut que ce soit l'artiste australien Ricky Swallow qui, lors d'une visite, lui ait suggéré d'embrasser la peinture à l'huile. "À un certain moment, je me suis aperçue que je cherchais des rendus impossibles à obtenir avec l'acrylique. Je voulais plus de souplesse et de profondeur. Quand j'ai enfin essayé l'huile, ça a été la révélation", commente-t-elle. Elle apprit les bases de la technique de la peinture à l'huile en regardant des tutos sur YouTube : une pierre dans le jardin des écoles d'art !

Ses dix années de peinture à l'huile dessinent une œuvre remarquablement cohérente et inventive. Le style semble prolonger, à sa façon, un dialogue qui exista entre les peintres d'avant-garde, en particulier autour du genre conventionnel du portrait et de sa tradition contemporaine américaine : Peter Saul, Philip Guston, Carroll Dunham... sur lesquels plane immanquablement l'ombre portée de Pablo Picasso. D'autres influences semblent également manifestes, notamment celles du dessinateur Robert Crumb et de ses comics underground d'inspiration libertaire – un héritage probable des parents hippies. Louise Bonnet insufflé à cet aréopage de sources d'autres influences plus imprévisibles, celle du dessin animé singulièrement, et face à ses tableaux, on se souvient à la fois du Caravage (pour la gestion de l'ombre et de la lumière) et de Popeye ou de Vil Coyote (pour les déformations corporelles). Les personnages de Bonnet sont la plupart du temps sans visage : considérés dans la

peinture classique comme "les miroirs de l'âme", les yeux sont chez elle absents, et l'artiste explique préférer que l'âme s'exprime dans la torsion d'un orteil ou d'un bras. "Je ne souhaite pas vous faire dialoguer avec les visages. Du point de vue émotionnel, ils occupent trop de place. Je préfère vous transformer en voyeurs", déclarait-elle en 2019. De fait, elle inflige à ses personnages des positions rocambolesques qui rappellent celles de la photographie de mode contemporaine...

Les déformations imposées au corps de ses personnages évoquent aussi une kyrielle de sources hétéroclites : Jérôme Bosch, Joel-Peter Witkin, Hans Bellmer, Cindy Sherman... dont les stratégies, recombinaisons, sont mises au service d'une peinture qui se soucie peu de faire bonne figure. Il ne s'agit pas (ça peut être le cas, et alors c'est un peu accablant) de références littérales, mais d'œuvres qui viennent plus ou moins consciemment à l'esprit lorsqu'on regarde ses peintures. Ce mécanisme a l'intérêt de définir comme une aire géographique au projet d'un artiste, il informe assurément de ses ambitions en indiquant un arbre généalogique.

Le sien, d'une fantaisie sans bornes, nous ramène en plein cœur de l'histoire de la peinture et de ses possibilités contemporaines. Ses personnages aux gros nez, aux coiffures ressemblant à des pénis, souvent empêtrés dans des cordes (souvenir de son père féru d'escalade ?) font désormais partie de notre imaginaire pictural, de même que leur style franchement révoltant au premier abord, addictif ensuite. "Je n'aime pas les peintures faites pour être belles. Je ne suis pas fan du joli, souligne-t-elle. Mes peintures ne se résument jamais à une seule chose. La laideur ou la beauté ne m'intéressent pas. Des émotions et des sensations compliquées s'incarnent rarement en un objet simple, facilement déchiffrable. Je suis fascinée par les subterfuges que nous déployons pour correspondre à un idéal, pour cacher le fait que nous sommes des singes, et surtout, par la honte qui s'empare de nous quand ils ne fonctionnent pas."